

MARIA ADOLFSSON

FAUX
PAS

「DOGGERLAND 1」

DENOËL
SUEURS FROIDES



Faux pas

MARIA ADOLFSSON

Faux pas

Doggerland 1

roman

Traduit du suédois par Anna Postel

DENOËL

Titre original :

Felsteg

© Maria Adolfsson, 2018.

Éditeur original : Wahlström & Widstrand, Stockholm, Sweden.

Published in the French language by arrangement
with Bonnier Rights, Stockholm, Sweden.

Couverture : Constance Clavel

Images : © Mohamad Itani / Arcangel Images

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2019.



FINLANDE

NORVÈGE

SUÈDE

LETTONIE

DANEMARK

LITUANIE

DOGGERLAND

ALLEMAGNE

POLOGNE

ROYAUME-UNI

PAYS-BAS

BELGIQUE

FRANCE

SUISSE

ESPAGNE

ROUMANIE

DOGGERLAND

Gudheimby

NOORÖ

Skreby

Lysvik

Thorsvik

Grunder

Ravenby

HEIMÖ

Langevik

Helleviksnäs

DUNKER

FRISEL

Sande

«Comme tous les endroits vrais, [cette île]
ne figure sur aucune carte¹.»

Herman MELVILLE,
Moby-Dick ou le Cachalot

1. Traduit par Philippe Jaworski, Gallimard, 2006.

Avant même d'ouvrir les yeux, elle sait que quelque chose ne tourne pas rond. Vraiment pas rond.

Elle devrait être allongée dans un autre lit. N'importe lequel, mais pas celui-ci. Les légers ronflements qui emplissent la pièce devraient être ceux de quelqu'un d'autre, de n'importe qui. Mais pas les siens. Avec une certitude absolue qui chasse toute autre pensée, elle sait qu'elle doit partir. Immédiatement. Avant qu'il ne se réveille.

Avec des gestes aussi lents et silencieux que possible, Karen Eiken Hornby repousse le drap et s'assied, évitant de se tourner vers l'autre côté du grand lit. Elle balaie du regard la chambre d'hôtel. Sa culotte et son soutien-gorge gisent par terre, juste à côté de ses pieds nus ; sa robe forme un tas sur la table basse près de sa veste en daim verte ; son sac à main a échoué sur un fauteuil. Un peu plus loin, elle devine ses baskets à demi cachées derrière la porte entrouverte de la salle de bains.

Elle prépare chaque mouvement avec minutie. Objectif : déguerpir rapidement. Derrière elle, les respirations de l'homme sont lourdes, tandis que les siennes sont légères, silencieuses. Tâchant de contenir la vague d'angoisse qui lui tord les boyaux, elle répète mentalement les gestes à exécuter. C'est parti. Elle

inspire longuement avant de se pencher pour saisir sa culotte, qu'elle enfle dans la foulée, et son soutien-gorge. Puis elle se lève avec délicatesse, pour éviter qu'une secousse n'ébranle le matelas. La pièce tournoie autour d'elle. Elle attend. Respire. L'échine courbée, elle esquisse une série de pas, ramasse les collants d'une main, la robe et la veste de l'autre. Assaillie par une nausée de plus en plus violente, elle se faufile dans la salle de bains et tire la porte derrière elle sans un bruit. Un instant d'hésitation, puis elle ferme le verrou, décision qu'elle regrette aussitôt qu'elle entend le cliquetis de la serrure. Elle plaque l'oreille contre la porte, mais n'entend que les palpitations assourdissantes de son cœur et le vacarme du sang qui bat dans ses tempes.

Elle se retourne.

Dans le miroir qui surplombe le lavabo, un regard vide et étrangement peu familier rencontre le sien. Avec mépris, elle considère ses joues écarlates et les restes de mascara qui dessinent des cernes sombres sous ses yeux. Les mèches brunes échappées de sa queue-de-cheval pendouillent d'un côté du visage. Sa longue frange est plaquée sur son front collant de sueur. Elle examine ce paysage dévasté et murmure, la bouche pâteuse :

— Mais quelle imbécile!

Son estomac se révolte et à peine a-t-elle le temps de se pencher au-dessus de la cuvette des toilettes qu'elle rend tripes et boyaux. Il va se réveiller, songe-t-elle, impuissante, secouée d'un nouveau haut-le-cœur. Elle halète, prête à faire face à la prochaine salve, ferme les yeux pour ne pas voir les restes de la veille dans les toilettes. Elle attend quelques instants, mais la nausée semble s'être calmée. Momentanément soulagée, elle se redresse et remplit d'eau ses paumes jointes. Elle se rince la bouche, se rafraîchit le visage. Le mascara coulera plus encore, mais qu'importe! Au point où elle en est. Elle a déjà atteint le cercle ultime de cet enfer.

À presque cinquante ans, elle a vraiment touché le fond cette fois. Elle a l'impression d'en avoir soixante-dix.

Prendre la poudre d'escampette sans tarder, voilà son seul espoir. Rentrer chez elle, se coucher pour mourir. Dans son propre lit. Mais d'abord elle doit sortir d'ici, monter dans sa voiture et regagner son domicile sans parler à personne, sans que personne la voie. Ce n'est pas impossible, songe-t-elle. S'il y a bien un jour où l'on peut quitter la ville sans se faire remarquer, c'est celui-ci : à 7 h 15 le lendemain de la fête de l'huître, tout Dunker est en hibernation.

Elle remplit un verre à dents d'eau froide et l'avale tout en détachant de l'autre main sa queue-de-cheval. L'élastique emporte avec lui de longs cheveux bruns. Elle vide un deuxième verre, enfile sa robe, fourre son soutien-gorge et ses collants dans son sac et s'apprête à abaisser la poignée de la porte lorsque quelque chose la retient. Elle doit tirer la chasse. Même si le bruit le réveille, elle n'a pas le choix. Elle ne peut pas laisser de traces. Les yeux fermés, le visage figé dans une grimace de dégoût, elle écoute l'eau se déverser puis le réservoir se remplir. Elle patiente encore quelques instants, jusqu'à ce qu'on n'entende plus qu'un faible chuintement. Elle accroche son sac à l'épaule.

Puis elle prend une profonde inspiration et pousse la porte.

Il est étendu sur le dos, le visage tourné vers elle. Elle s'immobilise : à contre-jour, on dirait qu'il l'observe. Mais un nouveau ronflement retentit et elle sursaute.

Six secondes plus tard, elle a ramassé ses chaussures et ouvert la porte qui donne sur le couloir de l'hôtel. Et là, à deux pas de la liberté, quelque chose la pousse à se retourner. Obéissant à une impérieuse impulsion, comme lorsqu'elle dépasse un accident sur l'autoroute et que sa curiosité prend le dessus, elle parcourt

du regard l'homme dans le lit, s'arrête sur sa bouche entrouverte qui laisse échapper à chaque expiration un léger râle.

Envahie par un sentiment d'irréalité, Karen contemple son chef pendant trois secondes avant de tourner les talons.

La porte de la chambre 507 émet un petit claquement en se refermant. Karen longe le couloir, foulant de ses pieds nus la moelleuse moquette rouge. Arrivée dans l'ascenseur, elle enfonce le bouton rez-de-chaussée. Les tempes battantes, elle enfle péniblement ses baskets, son index faisant office de chausse-pied. À peine a-t-elle terminé qu'un tintement annonce l'ouverture de la porte.

Heureusement, il n'y a pas âme qui vive à la réception. Elle s'empresse de traverser le lobby. Direction la sortie. Comment est-elle arrivée ici? Elle prend conscience avec effroi qu'elle n'en sait rien. Sont-ils vraiment venus ensemble? Qui en a eu l'idée? Des bribes de souvenirs lui reviennent comme de courtes séquences cinématographiques : sur le port avec Eirik, Kore et Marike; la tournée des bars; des montagnes d'huîtres et plusieurs verres de vin; Jounas Smeed qui fait irruption dans l'un des pubs au petit matin. Puis des rires, des remarques taquines, des disputes soudaines suivies de réconciliations, d'accolades alcoolisées, et le visage de Jounas proche du sien. Bien trop proche.

En sortant par la porte à tambour, une nouvelle pensée terrifiante jaillit dans son esprit : et si quelqu'un les avait vus demander une chambre?

Dehors, le ciel de septembre est dégagé. Elle avale un grand bol d'air frais, mais la nausée l'assaille à nouveau. La main plaquée sur la bouche, elle jette un coup d'œil à la rue déserte avant de la traverser au pas de course. De l'autre côté du sentier littoral, elle s'appuie au parapet. Son estomac s'est calmé, mais le soulagement est de courte durée. L'idée qu'elle refoule depuis son réveil dix minutes plus tôt la frappe de plein fouet : le pire est à venir. Lundi matin, elle devra le revoir.

Karen laisse glisser son regard le long de la baie vers la zone portuaire à l'est. Dans le port de plaisance, on distingue un méli-mélo de mâts qui se balancent au gré des vagues tandis que le terminal des ferries, plus loin, est aussi mort que tous les dimanches. Le ferry en provenance d'Esbjerg n'arrive pas avant 20 heures ce soir et, depuis quelques années, on ne peut plus rejoindre ni le Danemark ni l'Angleterre par la mer le week-end. Aujourd'hui, qui veut quitter l'archipel doggerlandais un dimanche n'a d'autre choix que de prendre l'avion à Ravenby. À travers la brume matinale qui s'attarde au-dessus de la mer, Karen distingue la tour radar blanche d'un bateau de croisière amarré au loin, dans le port en eau profonde.

Elle observe l'horizon, les yeux plissés, fouille dans sa poche intérieure à la recherche de ses lunettes de soleil et étouffe un juron : elles ne sont pas à leur place habituelle. Elle passe la main sur toutes ses poches. Rien. Elle a dû les perdre la veille au soir ou les oublier dans la chambre d'hôtel. Elle sera éblouie par le soleil rasant pendant au moins la moitié du trajet jusqu'à Langevik. Sans compter la soif, la nausée et le mal de tête carabiné. Elle aurait besoin d'un double expresso et de deux antal-giques avant de prendre le volant – dans son état, elle représente un véritable danger public. Or, sans même se retourner, elle sait que ni les magasins ni les cafés de l'autre côté de la rue de la

Plage ne sont ouverts. À cette heure-ci, le lendemain de la fête d'Oïstra, elle est sans doute la seule âme éveillée dans cette ville accablée par les excès de boisson, à l'exception peut-être d'une ou deux souris qui furèrent au milieu des coquilles d'huîtres dans les poubelles débordantes. Cette pensée lui soulève à nouveau les entrailles.

Karen prend quelques profondes inspirations, les yeux fermés, les paumes appuyées sur les grosses pierres froides du muret. L'air frais est vivifiant; la brise s'engouffre dans ses cheveux humides, les faisant voler devant son visage. Elle se tourne, dos au soleil, et contemple la plage. Une bande de mouettes rieuses s'affaire en hurlant autour de quelques sacs-poubelle mal noués qui n'ont pas trouvé de place dans les bacs à ordures installés pour l'occasion. Un peu plus loin, elle aperçoit un autre gros sac. Ou plutôt, non, c'est un homme étendu sur le sable, endormi, sa veste lui tenant lieu de couverture. À côté de lui, un caddie, peut-être volé chez Qvick ou Tema, rempli de bouteilles et de canettes vides. Sans doute l'un des poivrots qui traînent vers le centre commercial derrière la place du Marché. Il aura probablement un réveil aussi difficile que le sien : assoiffé, baigné de sueur, une gueule de bois aussi lourde à porter qu'un sac de pierres. Lui, au moins, se dit-elle, semble avoir passé la nuit dans une chaste solitude – contrairement à elle.

Au loin, une mobylette pétaradante tente sans grande conviction de rivaliser avec le bruit monotone de la mer qui vient lécher le rivage. Des vagues coiffées d'écume se brisent contre la jetée qui s'étire, intrépide, dans la mer. Dans la baie, un voilier décati est amarré à l'un des six ducs-d'Albe. La police du port le délogera, ce n'est qu'une question de temps. Il est possible que les jeunes agents ferment les yeux jusqu'à l'après-midi; même les plus zélés n'auront pas la force d'éveiller leur instinct de chasse avant midi en une matinée comme celle-ci.

L'extrémité de la jetée disparaît dans la purée de pois; les contours du phare dressé sur le brise-lames d'un kilomètre de long demeurent flous. Le brouillard devait être épais cette nuit, pense-t-elle en se remémorant la plainte incessante des cornes de brume. Puis, un autre souvenir : Jounas, agacé, qui se lève pour fermer la fenêtre avant de revenir vers le lit. Refoulant cette image, elle s'achemine à pas rapides vers le parking jouxtant la rue de l'Hôtel-de-Ville, trois pâtés de maisons plus loin.

Arrivée sur l'aire de stationnement déserte, elle s'apaise en apercevant sa Ford Ranger vert foncé sagement garée là où elle l'a laissée douze heures plus tôt. Dans moins d'une heure, elle sera chez elle, sous sa couette et, derrière des stores fermés, elle s'abandonnera au sommeil. Quelques heures de répit sans place pour l'autoflagellation.

À cet instant, elle se rend compte que sa clef de voiture a disparu.

— Est-ce qu'on peut vous aider, madame ?

La voix derrière elle est autoritaire et légèrement condescendante. Karen se fige, une main dans son sac et l'autre appuyée contre le capot de sa voiture.

Cela fait plusieurs longues minutes qu'elle est là, accroupie près du véhicule, à fouiller toutes les poches, tous les compartiments de sa besace, à sortir méthodiquement toutes ses affaires, sentant la panique monter en elle.

Elle laisse échapper un juron entre ses mâchoires serrées ; bon sang ! mais que fait la police ici, à cette heure ? Patrouiller les rues et les places quand tout le monde dort, c'est gâcher du temps-homme et jeter l'argent du contribuable par les fenêtres ! Avec un gros soupir, elle se lève, les jambes raides. Elle se tourne, s'efforce d'esquisser un sourire décontracté. Mais le résultat est plus proche d'une grimace.

Une expression d'horreur suivie d'incrédulité passe sur le visage des deux policiers lorsqu'ils la reconnaissent.

— Oh, désolé ! s'écrie le plus âgé en faisant un pas en arrière, mal à l'aise.

Désarmé, il scrute alternativement les restes de maquillage sur le visage pâle de Karen et les objets qui jonchent l'asphalte.

Sa collègue, de quelques années sa cadette, a jeté un bref coup d'œil à Karen et étudie maintenant avec une curiosité non dissimulée le fatras par terre. Le journal du matin, un téléphone portable, quelque chose qui ressemble à une paire de collants noirs, une pomme à demi mangée à la chair brunie dans laquelle on aperçoit des marques de dents, un soutien-gorge et une boîte de préservatifs.

Karen esquisse un nouveau sourire forcé, sentant sa peau se tendre.

— Je ne retrouve pas ma clef de voiture, explique-t-elle dans une inspiration, évitant ainsi de souffler son haleine vers les deux policiers. Nouveau sac à main...

— Vous avez passé la nuit en ville, madame? demande l'agente.


Se tenant à côté de Karen, elle la regarde avec un petit sourire de connivence. Karen sent l'agacement monter – qu'est-ce que ça peut bien lui faire à cette minette à queue-de-cheval au corps de coach de fitness?

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là?

Karen braque ses yeux perçants sur la jeune femme – des yeux bleus aux pupilles cerclées de jaune capables d'effrayer et de réduire au silence. Elle la fixe, l'oblige à détourner le regard, et le regrette dès l'instant où elle remporte la bataille. Mais qu'est-ce qui lui prend? Elle tente de se rattraper :

— La fête d'Oïstra finit toujours très tard, j'ai dormi chez un ami... Mais je devrais me remettre à chercher.

Karen esquisse un geste vers son sac et la montagne d'objets qui semblent encore retenir l'attention de la policière. Au même moment, une main gantée s'empare des collants roulés en boule, les soulève et les secoue légèrement. Une clef plate en tombe et s'échoue sur les dalles du trottoir. Deux secondes plus tard, on entend le bip familier d'une voiture qui se déverrouille.



**DANS LES BRUMES DU DOGGERLAND,
CES ÎLES QUE MENACE L'OCÉAN,
PERSONNE N'EST TOUT À FAIT INNOCENT.**

C'est le lendemain de la grande fête de l'huître à Heimö, l'île principale du Doggerland. L'inspectrice Karen Eiken Hornby se réveille dans une chambre d'hôtel avec une gueule de bois légendaire, et, à son plus grand regret, au côté de son chef, avec qui les relations ne sont pas au beau fixe.

Au même moment, une femme est découverte assassinée. Karen est chargée de l'enquête, qui se révèle on ne peut plus délicate quand elle découvre que son chef a été marié à la victime... S'il est, à ce titre, le premier suspect, hors de question pour l'inspectrice de révéler, pour l'innocenter, cette nuit passée avec lui.

Il lui faudra alors agir vite et avec précaution, au risque de déchirer cette petite communauté en apparence si unie.

**Le premier tome d'une série policière
se déroulant dans l'Atlantide de la mer du Nord.
Insulaire et fascinant.**

Maria Adolfsson vit à Stockholm. La série *Doggerland* s'est écoulée en Suède à plus de 120 000 exemplaires. Il est traduit en dix-sept langues.

DENOËL



FAUX PAS
MARIA ADOLFSSON

Cette édition électronique du livre

Faux pas de Maria Adolfsson

a été réalisée le 23 juillet 2019

par les Éditions Denoël

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207143155 - Numéro d'édition : 338284)

Code Sodis : N98656 - ISBN : 9782207143193.

Numéro d'édition : 338288